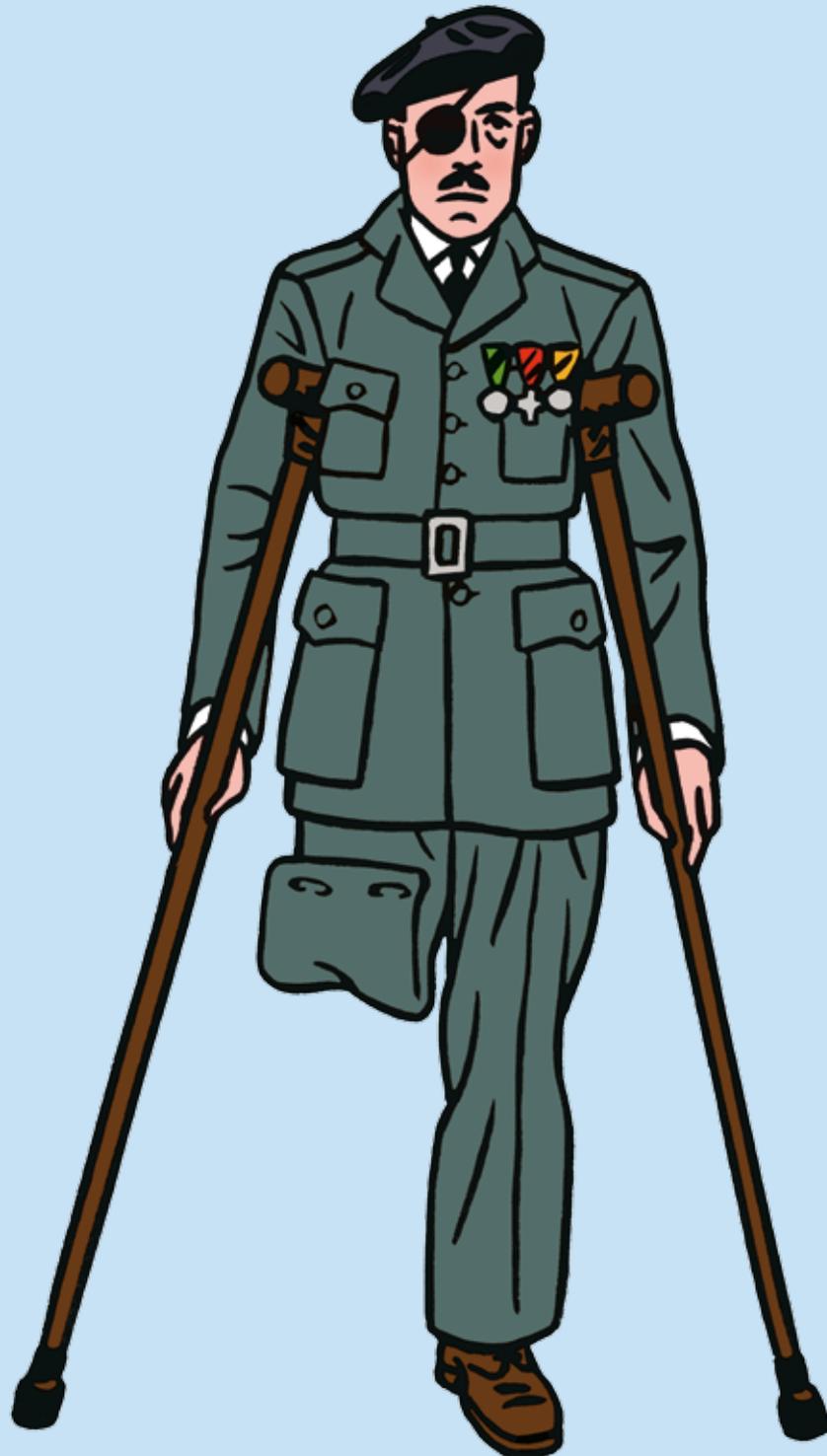


La drôle de paix

par Nicolas PATIN,
Maître de conférences
en histoire contemporaine,
Université Bordeaux Montaigne





1. Signature du Traité de paix par la délégation allemande le 28 juin 1919 dans la Galerie des Glaces. Huile sur toile de William Orpen, 1921.

2. Le président du conseil Georges Clemenceau, le président américain Thomas Woodrow Wilson et le Premier ministre britannique David Lloyd George quittant le château de Versailles après la signature du traité.

L'entre-deux-guerres. L'expression qui désigne ces deux décennies bien connues nous est familière : de là, on imagine les années 1920, folles et tragiques, décombres brillantes de la Grande Guerre ; les années 1930, simples prologomènes de la conflagration à venir – « marche à la guerre ». L'expression, évidemment, n'est pas d'époque, car elle n'aurait pas de sens. Si les contemporains avaient su qu'ils se trouvaient « entre deux guerres », ils auraient alors disposé d'un don de présience aussi solide que macabre. Certes, il y avait bien cette intuition, largement partagée dans les années 1920, que la paix de 1919 avait été ratée. Qu'elle n'était pas fameuse. Mais la guerre avait-elle été fameuse ? demandait Clemenceau, pour se justifier. Le nouveau président allemand, Friedrich Ebert, déclara, en parlant du traité de Versailles : « D'une telle paix imposée ne peut grandir qu'une nouvelle haine entre les peuples et de nouveaux meurtres au cours de l'histoire ». L'intuition, cependant, ne fait pas la certitude. Et cette expression d'« entre-deux-guerres », aussi utilisée et habituelle qu'elle puisse être, nous entraîne en réalité vers la commodité et la paresse intellectuelle, en considérant que les vingt-et-une années qui séparent l'armistice du 11 novembre 1918 du début de la guerre de 1939 ne sont en réalité qu'une parenthèse fugace entre deux massacres européens et mondiaux.

Il n'en fut rien. « Drôle de paix », l'expression paraît bien plus adaptée. Elle renvoie certes à la « drôle de guerre » française, ces moments d'attente fébrile de 1939-1940, quand le conflit

est là sans être là, la Pologne étant à genoux, mais la France et l'Angleterre encore debout. Mais elle dit deux choses importantes des années 1920 et 1930, en peu de mots : leur étrangeté, à défaut de leur « drôlerie » ; et le fait que malgré la guerre d'Espagne et ses milliers de morts, malgré le grignotage progressif de l'ordre européen par Hitler, l'Europe a bien été en paix pendant vingt ans ou presque. Des « drôles » d'années, donc. « Folles », même, comme on les appelle en langue française. Des États-Unis déferlent les années rugissantes et dorées, celle de *Gatsby le Magnifique*.

Cette frivolité a un visage de Janus : on ne sait jamais si elle n'est pas un amusement forcé pour oublier le traumatisme de la guerre, si elle est une conjuration magnifique de l'horreur, dans l'excès. Franz Biberkopf, le héros de *Berlin Alexanderplatz* de Döblin, passe son temps dans les cabarets minables de la capitale allemande, à s'enivrer, alors que Anita Berber, danseuse bisexuelle des revues berlinoises, provocatrice et excessive, meurt d'une overdose de barbituriques le 10 novembre 1928, à l'âge de 29 ans. Le clinquant côtoie le misérable, et toute la littérature européenne est hantée par la figure cassée de l'ancien combattant. Dix millions de morts, des milliers de blessés, de veuves, d'orphelins, partout, des ruines. Sans oublier que le 11 novembre 1918 ne représente rien pour une grande majorité des peuples européens. Les combats ont continué, partout, à l'Est de l'Europe, en Grèce, en Irlande... Ce n'est qu'en 1923 que l'Europe rentre en paix.

Mais cette fête européenne a un autre visage : celle de la modernisation accélérée du continent, sous la forme d'une américanisation galopante. Cette fébrilité là est optimiste, elle signe, bien avant les « Trente Glorieuses », l'entrée des pays du désormais Vieux continent dans la société de consommation. On découvre la voiture, la radio, le cinéma ; le sport devient un loisir de masse, où on contemple les héros de la boxe ou du cyclisme. Le corps se libère partout, par la danse, le jazz, le swing. Les jeunes filles – garçons, *flappers*, *Bubikopf* – revendiquent une nouvelle manière de vivre : porter des jupes au-dessus des genoux, avoir les cheveux courts, se délivrer des carcans sociaux.

Les contradictions de la consommation sont déjà là : n'est-ce pas le neveu de Sigmund Freud lui-même, Edward Bernays, qui invente les « relations publiques » pour expliquer aux jeunes filles que fumer des cigarettes est le symbole même de la libération féminine ? Les récentes découvertes sur l'inconscient mises au service de la société de consommation. Un beau symbole des années 1920.

Ce qui vaut pour les individus vaut pour les États, et ces années sont l'occasion d'une belle stabilisation et d'une croissance non-négligeable en Europe, que l'on évoque peu dans les livres d'histoire. Si on décentre le regard des pays où la crise politique s'enracine dans le direct après-guerre – l'Italie

mussolinienne, l'Espagne de Primo de Rivera, la Hongrie de Miklós Horthy – la plupart des pays européens connaissent une période faste qui – est-il utile de le rappeler – n'est pas dans les yeux des contemporains, un simple « silence avant la tempête », mais bien la construction de jours meilleurs. Certes, la Russie tsariste a basculé rapidement sous la houlette des bolcheviques dans une dictature impérialiste. Mais ce qui est vrai pour l'étrange exaltation artistique et culturelle de ces années l'est aussi pour la construction d'un ordre européen stable, d'une paix durable. En comparaison de la « Paix de Cent ans » des années 1815-1914 dont parle Karl Polanyi, cet intermède de vingt ans semble évidemment bien court. Un concert des Nations n'a pas réémergé du suicide de 1914. Mais la Société des Nations (SDN) n'a pas été qu'un vœu pieu directement conduit à l'échec. Cette ébauche d'instance supranationale de règlement des conflits a réussi plusieurs de ces missions, ne serait-ce que désamorcer le conflit gréco-bulgare en 1925. Si on s'en tient aux jugements acides d'Albert Cohen dans *Belle du Seigneur* ou aux saillies anti-sémites de Céline dans *L'Église*, qui montrent une SDN incapable, bureaucratique, inefficace, on oublie l'essentiel, à savoir la nouveauté de cet organe, sans lequel il est difficile de penser l'émergence contemporaine de l'ONU. Les récentes déconvenues de l'Union européenne et du Brexit nous invitent à regarder cette période avec une humilité renouvelée.

1. Louise Brooks, 1925. Actrice américaine, symbole de la femme libre des années 1920 avec sa coiffure à la garçonnette. 2. Une du mensuel français, *La revue de la boxe*, décembre 1929. 3. Photo du Tour de France de 1931. A. Magne, Ch. Pélissier, A. Leducq roulent de front dans le Tour. 4. « Les pertes de 1914-1918 et les espoirs dans la SDN en 1919. » Dessin publié dans l'hebdomadaire français *Le Miroir*, le 16 mars 1919.



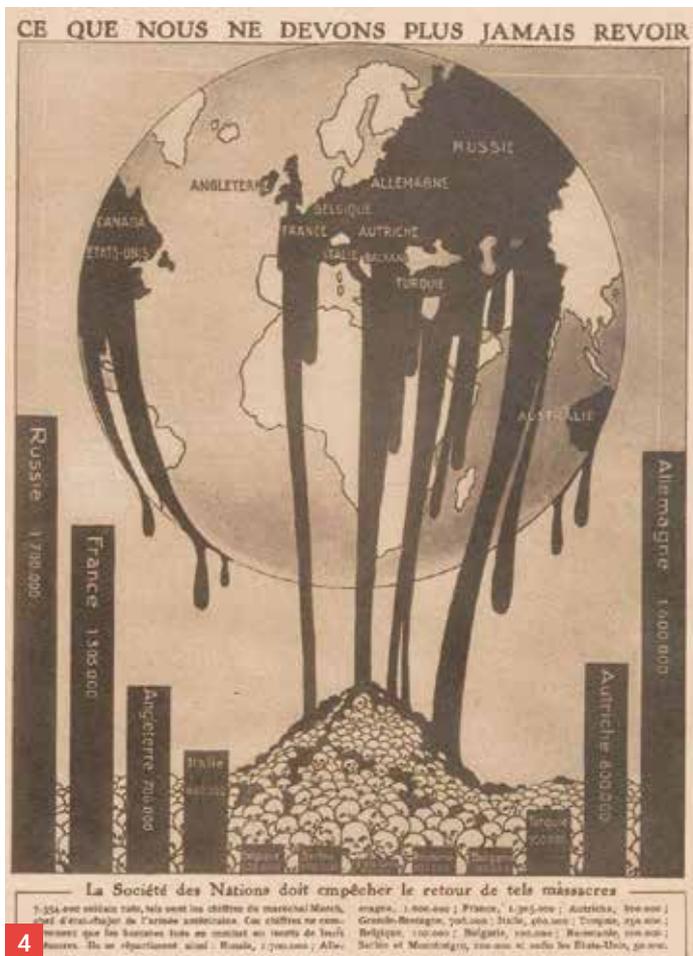
1



2



3



4

LA DRÔLE DE PAIX

La grande oubliée de « l'entre-deux-guerres », c'est la crise de 1929, qui dans cette expression consacrée, n'a pas droit de cité. Or c'est elle, qui, d'une certaine manière, met fin aux espoirs qui s'étaient solidement enracinés entre les décombres de la Première Guerre mondiale. Les conséquences économiques sont terribles, évidemment ; mais surtout, le défi politique est très lourd. Le chômage de masse et la dépression représentent une gageure pour les nouveaux États démocratiques créés quelques années auparavant par les traités de banlieue parisienne. Les grands Empires sont devenus des États-Nations encore jeunes. Pour des millions d'européens, la gestion de cette crise montre en pleine lumière l'inefficacité de la démocratie par-

lementaire et fait naître une nostalgie monarchique, bien vite convertie en espérance dictatoriale. Partout fleurissent les uniformes des *caudillos* : comme si la grande leçon d'autorité qu'a représenté la Grande Guerre pour 70 millions de soldats européens devait irrémédiablement se transmettre en politique. Les années 1918-1939 ont été ce moment du paradoxe : de l'explosion du dadaïsme à Guernica ; des premières Ford « T » aux blindés allemands roulant sur Vienne ; des tableaux d'Otto Dix aux *Grands Cimetières sous la lune* de Bernanos et aux procès de Moscou. Une époque pleine d'espoirs et de doutes, que le jeune soldat des tranchées de 1914-1918, Adolf Hitler, se chargea de faire voler en éclat, le 1^{er} septembre 1939.

1. Une du quotidien britannique *London Herald*, city edition du 25 octobre 1929. 2. Février 1931, La Grande Dépression. Des hommes au chômage font la queue à l'extérieur d'une soupe populaire ouverte à Chicago par Al Capone (© U.S. National Archives and Records Administration). 3. Hitler et Mussolini lors d'une visite officielle du Duce à Munich en 1937. 4. Octobre 1929, Wall Street est en crise. Un homme balaie le sol de la Bourse de New York après le krach. 5. En pleine crise économique, marche contre la faim et contre le chômage à Arnouville, 1934.

